

Luc
Deborde

L'île maudite

Nouvelle



 Editions
Humanis

Luc Deborde

L'île maudite

nouvelle

En hommage à H.P. Lovecraft

*Couverture : photomontage à partir de photographies de
Sergey Galushko, Nejrón et Luc Deborde*



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

[http : //www.editions-humanis.com](http://www.editions-humanis.com)

Luc Deborde
BP 32059
98897 – Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN papier : 979-10-219-0077-6
ISBN versions numériques : 979-10-219-0076-9

Septembre 2015

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 6 illustrations - 4 notes de bas de page - Environ 97 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

1- Le reflet.....	4
2- Parmi les élus.....	11
3- Révélation.....	19
4- Berkham.....	24
5- Byron ressuscité.....	32
6- La clé.....	37

1- Le reflet

J'apprécie la douce somnolence qui s'installe en moi dans l'heure qui suit mon déjeuner. Où que je sois et sans trop me soucier de mon éventuelle compagnie, j'ai pour habitude de m'allonger sur la première surface venue et de me laisser doucement couler vers les frontières de l'inconscience. Avec gourmandise, lenteur et délicatesse, savourant chaque instant comme un inépuisable banquet orgiaque, je jouis de l'étrange *no man's land* qui sépare nos consciences éveillées de celles des mondes oniriques. Si l'abondance existe pour moi, c'est ici qu'elle trouve sa source, dans cette infinité de possibles, car mon esprit, sans avoir rien perdu de ses capacités d'analyse et de synthèse, devient en mesure de leur faire épouser l'imagination féconde qui agite le monde de mes rêves.

Tel est mon secret, la source de ma réussite et de mes profits. Je m'en sens parfois coupable.

Ce jour-là, alors que j'ouvrais lentement les yeux et que mon esprit abandonnait avec regret les visions d'un royaume opalescent que peuplaient de sensuelles créatures éthériques, je ne parvins pas à identifier l'espace dans lequel je me voyais flotter. Un azur parfait occupait la plus grande partie de mon champ visuel, à peine troublé par quelques nuages transparents qui ondulaient étrangement *sous* lui. À ma droite, un éclat de lumière dont la dureté métallique blessait cruellement ma rétine, tranchait l'espace avec violence. Il me fallut près d'une minute pour prendre conscience de la texture feutrée sur laquelle mes mains étaient posées. Je m'étais endormi contre le hublot du jet privé qui me transportait à Koha Tapunui, et la lumière crue qui jaillissait au bord de mon champ de vision n'était rien d'autre que le reflet du soleil sur l'aile argentée de l'avion.

Le visage angélique qui me faisait face était celui de Sarah Wertfield, une jeune prodige de l'écriture dont la renommée était déjà immense, alors qu'elle n'avait que trois romans à son actif. Voyant que j'étais à nouveau conscient, la jeune femme fronça délicatement les sourcils et me décocha son célèbre sourire boudeur, l'un des atouts qui, sans rien ôter à son remarquable talent, n'était pas tout à fait étranger à son parcours flamboyant dans le monde littéraire.

— Vous me racontez ? demanda-t-elle laconiquement.

— Quoi donc ? m'étonnai-je d'une voix pâteuse.

— Allons ! Vous me disiez tout à l'heure que vos meilleures idées naissaient de vos états de demi-sommeil... Je me demandais... si j'aurais la chance de vivre en direct la genèse de votre prochain best-seller. Je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé. Vous me racontez ?

Sa demande me gênait et je répondis en balbutiant un peu :

— Ça ne serait pas... décent et je doute que... que ça fasse un best-seller, hum... sinon au rayon « érotisme » des librairies les moins recommandables. De toute façon, ça n'avait aucune structure solide. Je crois que j'étais trop avancé vers les frontières du sommeil. Ce voyage est interminable... Je suis épuisé.

Elle exprima sa déception par un nouveau sourire boudeur qui me rappela d'où provenait le caractère sensuel de mes visions oniriques. Nous nous faisons face depuis près de quatre heures, et j'avais déjà eu l'occasion de succomber à son charme ravageur.

— On est presque arrivés, reprit-elle. Si j'ai bien compris ce que notre hôte nous disait dans son mail, nous n'aurons même pas à passer par la douane à l'arrivée.

— Ah, oui ! Je me souviens de ça ! « Vous êtes les ambassadeurs de la culture moderne et vous serez accueillis comme tels, sans aucune formalité. » Vraiment incroyable, ce Byron !

Lord Georges Mathieu Byron était l'homme qui nous avait conviés – avec une dizaine d'autres auteurs à succès – sur l'île de Koha Tapunui afin de « célébrer nos réussites dans le décor idyllique du Pacifique sauvage ».

Descendant direct de George Gordon Byron, un très célèbre poète maudit, Georges Mathieu avait hérité de son ancêtre une charmante originalité et un talent tout à fait particulier pour la littérature fantastique. La fortune indécente issue de ses quatorze derniers best-sellers lui avait permis de s'offrir une petite île sauvage, isolée en plein milieu de l'océan Pacifique, à 800 km au nord-est de Rapa Nui. Il y organisait des festivités à la hauteur de sa folie et de son opulence, seul moyen pour lui de préserver un contact avec le reste de l'humanité.

— Est-ce la première fois pour vous ? demanda timidement Sarah.

Désarçonné par l'ambiguïté de cette question, je ravalai précipitamment la salive qui venait d'inonder mon palais avant de comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Non... Heu... Oui. Je n'avais jamais eu le temps d'y aller jusqu'à présent. Et je ne suis pas vraiment sûr que c'était une bonne idée. Mais bon... ça me permettra de penser à autre chose.

— Des soucis ?

— Non... Non. Je crois simplement que je passe trop de temps à travailler. C'est ma drogue et j'ai peur de souffrir du manque. C'est idiot, hein ?

Elle se contenta de me répondre par un sourire distrait puis tourna son regard vers le hublot qui éclairait son siège. La lumière venait de perdre la pureté qu'elle avait eue jusque-là, pour se teinter de nuances grisâtres vaguement inquiétantes.

— Nous venons sans doute de commencer à perdre de l'altitude et nous entrons dans la couche nuageuse, supposai-je.

— Je ne crois pas... Regardez : les nuages de moyenne altitude sont toujours en dessous de nous. Je pense plutôt que la météo se dégrade. J'ai bien peur que la petite fête de Byron ne soit compromise par la pluie. Le Pacifique est toujours plein de caprices !

Je ne pus m'empêcher d'être contrarié par ce qu'elle m'apprenait. Je m'étais fait une joie à l'idée de somnoler sur une plage ensoleillée. L'île sauvage de Byron perdrait sans doute une bonne partie de son charme sous une pluie battante.

Je me laissai à nouveau glisser dans la torpeur qui m'écrasait et ne tardai pas à sombrer pour de bon dans un sommeil sans rêves.

Le choc du train d'atterrissage m'en fit émerger. Encore vaseux et plein d'une irritation dont j'ignorais la cause, j'adressai un sourire d'excuse à Sarah pour lui avoir préféré la compagnie de Morphée, et tournai mon regard vers le paysage qui défilait follement à l'extérieur de l'avion. Contraint d'atterrir sur une piste très courte, le pilote nous imposa un freinage vigoureux et le paysage devint de plus en plus distinct, dévoilant une végétation spectaculaire dont la pluie épaisse ne parvenait pas à masquer l'exubérante beauté.

Lorsque je posai le pied sur le couloir d'évacuation du jet, je fus saisi par la densité de l'air et par la sensation qu'une couverture transparente et visqueuse venait d'être appliquée sur chaque centimètre apparent de ma peau. Le contact de ma main avec le métal de la rambarde de descente était poisseux. Mon nez fut assailli par d'innombrables odeurs sucrées qui évoquaient des souvenirs lointains, remontant à ma tendre enfance. Dans la région indienne de Goa où j'ai vécu autrefois, j'ai connu la moiteur des étés humides et les senteurs de l'humus enragé. Je ne m'étais pas attendu à revivre ces impressions avec tant de brutalité dans une île du Pacifique distante de plus de vingt mille kilomètres de ma région natale.

Contrastant avec l'idée que je me faisais de cette arrivée et avec le faste que j'associais à l'image de notre hôte, un véhicule tout-terrain en mauvais état et à la couleur indiscernable était stationné à la sortie du couloir de descente. La piste, dépourvue de toute infrastructure, était de toute évidence privée. Elle gisait dans une vallée étroitement confinée par une jungle moite. Quatre membres du personnel d'accueil tenaient des parapluies à bout de bras, luttant contre les trombes d'eau qui tentaient de les faire basculer. Nous nous engouffrâmes à l'arrière du véhicule, heureux de trouver un abri, mais déjà trempés par les quelques secondes passées à l'extérieur.

— Ça ne plaisante pas ! lança Sarah en hurlant pour couvrir le bruit de l'eau qui frappait le toit du véhicule.

— Bonjour ! Désolé pour cet accueil, répondit le chauffeur sur le même ton. On ne peut jamais prévoir quand ça va arriver. Nous sommes trop isolés pour que les services de météo s'intéressent à notre zone et nous donnent des prévisions fiables. Je ne peux pas vous dire combien de temps ça va durer... mais rassurez-vous : la résidence offre tout le confort nécessaire pour passer du bon temps, même en période de pluie. Il y a déjà de nombreux invités qui nous ont rejoints dans la matinée. Je m'appelle Berkham et je suis attaché à votre service pour toute la durée de ce séjour. Bienvenue dans notre île !

Alors que le dénommé Berkham se retournait pour enclencher le contact, un choc sourd nous fit sursauter. Un singe capucin venait d'atterrir sur le capot du véhicule.

Il tourna son visage vers moi et me fixa longuement, indifférent à la pluie toujours dense qui rebondissait en gerbes sur son crâne et creusait des sillons dans sa fourrure pelée. Nous étions tous saisis par la vue de ce petit animal dont la mimique était à la fois cocasse et inquiétante, et nous ne fîmes pas le moindre mouvement. Après de longues secondes d'immobilité, le capucin tourna son visage vers Sarah et lui montra les dents dans une expression qui n'avait plus rien d'amusant. Puis il frappa son torse minuscule d'un terrible coup de poing et s'évanouit dans un mouvement insaisissable vers le mur de végétation qui nous faisait face. À l'intérieur du véhicule, le silence s'éternisa. Aucun de nous n'osait briser le sort qui venait d'être jeté.

— Brrrrrr, émit enfin Sarah d'une voix sourde.

— Je suis navré, vraiment navré, réagit le chauffeur. Ces singes ne sont pas originaires de l'île. Ils ne sont là que depuis quelques années sans que nous n'ayons jamais compris d'où ils proviennent. Ils se sont adaptés à notre île et pullulent à présent par centaines. Mais en temps ordinaire, ils ne sont pas agressifs. Je suppose que celui-ci a dû se faire mal en glissant de son arbre. Il ne vous adressait qu'une grimace de douleur...

— J'aime mieux ça, répondit Sarah. Ça m'a fait froid dans le dos ! Comment se fait-il que ce singe soit tatoué ? Vous faites un suivi vétérinaire de ces animaux ?

— Tatoué ? Que voulez-vous dire ?

— Il m'a semblé voir une marque étrange sur son poignet gauche...

— Vous devez faire erreur... C'est sans doute le tracé de la pluie dans son pelage qui vous aura abusé...

Sans autre commentaire, Berkham engagea le véhicule dans le chemin boueux qui menait à la résidence, bousculant la végétation qui cherchait à l'avalier.

L'eau avait lavé mon visage. Emporté par l'ambiance dépaysante qui s'était si brutalement imposée à nous, je constatai que j'étais enfin complètement éveillé. Ma mauvaise humeur était retournée là d'où elle avait surgi. Les cheveux mouillés de Sarah exhalaient un parfum floral qui se mariait à merveille avec celui de la jungle et un sourire stupide s'étala sur mes lèvres à la vue de son chemisier que l'humidité rendait dangereusement transparent. J'étais

somme toute heureux de me retrouver là, dans cet environnement si différent de mon quotidien laborieux.

Notre véhicule déboucha sur un plateau rocheux qui surplombait la mer. La violence de la pluie venait de faire place à une relative accalmie et nous pûmes apprécier l'incroyable panorama que cette position offrait à la résidence. Accroché sur le bord du plateau dans un équilibre étonnant, le bâtiment de verre était construit telle une immense muraille transparente exposant toute sa courbure au souffle de l'océan. Au centre du demi-cercle ainsi protégé, des toiles tendues ainsi que des panneaux verticaux qui semblaient presque disséminés au hasard, délimitaient des espaces parmi lesquels on identifiait de nombreux salons ouverts, une zone dédiée à la piscine et aux spas, une salle de sport ainsi que des bungalows et de nombreux espaces clos dont l'usage restait à découvrir. Des chemins capricieux reliaient tous ces aménagements, franchissant parfois des bassins décoratifs à l'aide d'un solide pont de bois ou passant sous la voûte d'un bosquet de lianes fleuries avant de traverser l'un des jardins vivaces qui agrémentaient l'ensemble.

Sans doute soucieux de ne pas gâcher l'effet que ce paysage produisait immanquablement sur chaque invité, Berkham conduisait à faible vitesse en gardant le silence. Il finit par garer notre 4x4 sous une case monumentale qui abritait déjà une bonne dizaine de véhicules, et vint galamment ouvrir la portière de Sarah.

— Je suppose que vous souhaitez vous rafraîchir avant de rejoindre les autres invités... L'un de nos employés va vous conduire à vos suites en caddy. Prenez votre temps : il y a des animations permanentes dans les zones C et D, mais les spectacles principaux n'auront lieu qu'en début de soirée et il est encore tôt. L'ensemble de notre personnel est à votre entière disposition. Si vous souhaitez me voir régler personnellement un détail, n'hésitez surtout pas à me faire appeler : je ne serai jamais loin.

Enchaînant sur un discret hochement de tête, Berkham monta lui-même dans un caddy qui alla se perdre dans les chemins fleuris de la résidence.

— Rien que ça ! finis-je par lancer à Sarah qui semblait aussi estomaquée que moi. On peut dire qu'ils ont le sens de la mise en scène !

— « Il y a des animations permanentes dans les zones C et D, mais les spectacles principaux n'auront lieu qu'en début de soirée », minaуда-t-elle dans une très mauvaise et très amusante imitation de Berkham.

— Byron a probablement fait venir une star mondiale du R&B pour créer l'événement.

— Il en est bien capable !

Elle semblait avoir oublié l'épisode troublant qui avait succédé à notre arrivée.

J'avais le désir de prolonger ce tête-à-tête. Je me laissai aller à mon impulsion et lui proposai de rejoindre nos suites à pied. Sans un mot, les membres du personnel qui étaient restés discrètement à l'affût comprirent notre intention et nous guidèrent à travers le dédale des chemins.

Notre long parcours fut silencieux : il y avait tant à admirer ! Alors que nous nous rapprochions de la muraille de verre qui nous séparait de l'océan, je réalisai qu'elle faisait plus de vingt mètres de haut et autant d'épaisseur. Sa longueur totale atteignait sans doute près d'un kilomètre. Les espaces que sa forme courbe abritait du vent étaient loin d'être les seules zones aménagées de la résidence : la muraille en elle-même était un tube de verre comportant une extravagante suite de salles qui baignaient dans la lumière du soleil couchant. Une bibliothèque sur quatre étages succédait à une salle de concert qui voisinait avec une salle de cinéma... et ainsi de suite jusqu'à perte de vue. Tout le monde savait que les moyens financiers de Lord Byron étaient considérables, mais je n'aurais pas imaginé qu'il pût s'offrir

un tel délire architectural, dont le coût total dépassait sans doute largement mon appréhension personnelle de la richesse.

Les jardins que nous traversions étaient d'une beauté bouleversante. Exploitant avec intelligence les variétés tropicales qui poussaient sous ce climat humide, ils réinventaient l'art du paysagisme en faisant alterner des zones sauvagement verdoyantes avec la rigueur et la folie imaginative des jardins à la française. Les bassins et les jeux d'eaux étaient omniprésents et venaient ponctuer le parcours d'une charmante rivière qui cheminait à travers toute la superficie du plateau. Les insectes aquatiques et les nombreuses variétés de poissons qui la peuplaient attiraient des oiseaux de toutes sortes qui participaient à l'écosystème très complet de ce monde artificiel.

J'étais aussi ému que Sarah lorsque je la laissai à l'entrée de sa suite et allai découvrir le luxe de mes propres appartements.

Nous avions convenu de nous retrouver une heure plus tard pour rejoindre ensemble la partie centrale de la résidence. Sans doute prévenu de notre arrivée, Lord Byron vint nous accueillir en personne.

Je l'avais croisé cinq ans auparavant à l'occasion d'un salon littéraire, et bien qu'il fût désormais légèrement grisonnant, je constatai qu'il faisait bien dix ans de moins que lors de cette dernière rencontre. Il en est ainsi avec les gens dont la réussite atteint son point culminant : elle efface les rides des amertumes et des échecs précédents.

Il était affable et trouva les mots qu'il fallait pour flatter nos ego respectifs et nous mettre à l'aise en sa compagnie. Nous étions les derniers arrivés de la journée. Il n'économisa pas son temps afin de nous présenter à la trentaine de convives qui partageaient notre séjour.

Je connaissais la plupart d'entre eux, mais Byron savait toujours évoquer un détail inédit touchant à leur intimité sans jamais verser dans la méchanceté ou la vulgarité. Il nous apprit que Richard Douglas-Masterson était claustrophobe, taquina gentiment Adalia Fernandez au sujet du serpent qu'elle promenait lors de chacun de ses déplacements, stupéfia Lin Liu en lui glissant une allusion à sa passion pour Ai Weiwei ¹ et félicita Samir Bouhadjadj pour son prochain prix Nobel de littérature, alors que cette nomination n'était pas encore officielle.

En bref, Byron sut nous subjuguier par son esprit. Je ne pus m'empêcher de céder à son charme gentiment frondeur tout en sachant qu'il relevait de son art avancé de la séduction. Je présume que Sarah Wertfield et moi-même n'étions rien d'autre que des objets de distraction, et sur ce terrain, je crains fort que les qualités esthétiques de Sarah ne lui aient procuré un avantage inégalable.

Notre parcours à la recherche des différents convives nous promenait à travers la place centrale que de nombreux spectacles animaient. Byron, toujours attentif au moindre de nos désirs, remarqua que l'attention de Sarah avait été captivée par une représentation de presque ² médiévale. Il interrompit aussitôt notre marche pour la laisser jouir de ce ballet hypnotique.

Pour ma part, j'avais le regard fixé sur un numéro d'équilibriste particulièrement audacieux qui se déroulait à quelques pas de nous. Je m'avançai, attiré par l'homme qui dansait élégamment sur une sphère minuscule empilée sur un assemblage de blocs enflammés, tout en jonglant avec un nombre étonnant d'objets hétéroclites.

Sa performance, déjà prodigieuse, fut rendue encore plus spectaculaire lorsqu'elle se doubla d'un numéro de prestidigitation : je constatai que les objets avec lesquels il jonglait adoptaient désormais des trajectoires capricieuses défiant les lois de la physique. Excellent

¹ Artiste contestataire chinois.

² Danse qui est censée être à l'origine de la farandole.

comédien, le jongleur faisait mine de s'en étonner, et commençait à vaciller comiquement sur sa sphère instable. Les flammes qui l'entouraient furent alors soufflées, et les blocs sur lesquels sa sphère reposait se mirent à trembler avant de s'envoler en tournant tout autour de lui.

L'homme mimait la surprise la plus totale, chevauchant toujours une sphère suspendue dans le vide à un mètre du sol.

Je n'avais jamais eu l'occasion de contempler un spectacle aussi élaboré d'un point de vue technique. Lord Byron lui-même contemplait tout cela avec stupeur, et je me réjouis de constater qu'il pouvait perdre son élégance supérieure sous le coup d'une forte émotion.

Les blocs qui tournaient toujours autour du jongleur finirent par s'agencer très rapidement en une structure organisée et le numéro prit fin lorsque l'artiste fut entièrement emmuré, déclenchant des cris d'admiration et des applaudissements enthousiastes de la part des quelques convives qui avaient contemplé la scène à nos côtés.

Byron resta troublé et nerveux bien après que le spectacle fut achevé. Je présume que la scène avait éveillé un souvenir désagréable ou une autre forme d'écho pénible au sein de son esprit. Il ne tarda pas à prendre congé en prétextant une obligation mondaine et nous fûmes laissés à nous-mêmes.

Nous achevâmes le tour de la place centrale où se concentrait le reste des convives. Sarah y retrouva une amie avec laquelle elle s'engagea dans une discussion animée, et je décidai de la laisser à ces retrouvailles. Je la saluai affectueusement et m'éloignai, tout étonné de l'intimité que ces quelques heures passées ensemble avaient installée entre nous.

Nous avions soupçonné Byron d'avoir convoqué une star internationale pour animer l'un de ses spectacles. Je découvris bientôt que nous avions vu juste, et finis ma soirée en compagnie d'Edwyn Collins qui me fit l'honneur de partager mon repas entre deux ballades nostalgiques. Je nageais en plein rêve, heureux d'avoir quitté mon univers monotone pour venir vivre ces moments d'exception.

Les événements ultérieurs m'amènèrent, hélas, à réviser mon point de vue.

2- Parmi les élus

Je me réveillai d'humeur maussade. J'avais sans doute abusé du délicieux pinot gris dont on m'avait abreuvé la veille, et mon corps exerçait de légitimes représailles. Le système domotique installé dans la chambre détecta mon retour parmi les vivants et me proposa les animations de la journée sur un écran géant couvrant tout la surface d'un mur. Alors que je murmurai pour moi-même : « Quelle heure peut-il être ? », la machine entendit ma question et me répondit d'une voix suave :

— Neuf heures quarante-cinq, Monsieur. Bonjour à vous !

En jetant un œil sur le planning qu'on me proposait, je constatai que la plupart des excursions de groupe étaient déjà parties. On m'offrait toutefois la possibilité de promenades « à la demande ». Je pouvais également bénéficier de cours d'arts plastiques, de piano, de violon, de mandoline et de guitare, tous animés par des personnalités de renom qui avaient sans doute mieux à faire.

Tandis que j'examinai cette liste d'options avec ennui, on frappa à ma porte. Un groom, probablement prévenu de mon réveil par le système automatique, interpréta mon grognement comme une invitation à entrer. Il s'inquiéta de savoir si je préférais déjeuner dans ma chambre ou en un autre lieu de la résidence. Je grognai une seconde fois. Il revint quelques secondes plus tard avec une quantité de mets suffisante pour traverser un holocauste sans crainte d'inanition. Je réalisai que ce séjour allait me guérir définitivement de mon attrait coupable pour les hôtels de luxe : aucun d'entre eux, aussi onéreux soit-il, n'offrait le dixième de ce qu'on nous proposait dans cette résidence.

J'en étais à mon deuxième mug de café quand l'écran figé sur les animations du jour se vit animé par un message qui palpitait à un rythme lent : « M. Byron sollicite une visioconférence »

Je m'inquiétai d'abord de l'état de présentation désastreux que je m'apprêtais à lui offrir, puis haussai les épaules et lançai un « communication acceptée » que j'espérai intelligible pour le système domotique. Les dents de porcelaine et le lifting impeccable de Lord Byron s'imposèrent en fondu progressif sur l'écran mural. J'essayai de composer un sourire aimable.

— Bonjour, Ankhur, comment allez-vous ?

Il rayonnait de façon indécente et j'éprouvai une violente envie de le gifler. Je parvins pourtant à lui répondre courtoisement :

— Bonjour, Georges, je suis honoré par votre sollicitude.

— Je constate que vos volets sont encore fermés... J'ai le plaisir de vous annoncer que nous bénéficions d'une météo de rêve, ce matin. Je voudrais commencer par m'excuser pour la façon grossière dont je vous ai abandonné hier soir. C'était impardonnable.

— Vous me gênez, lui dis-je. J'ai été extrêmement flatté de l'importance que vous nous avez accordée, et tout à fait ravi par notre long échange. Je ne crois pas qu'on m'ait jamais accueilli avec tant de délicatesse et de générosité, et je doute que cela se reproduise jamais.

— Mais quand vous voudrez ! s'exclama-t-il sur un ton outragé qui frôlait le comique. Vous serez toujours le bienvenu ici, tant que l'Univers me gardera en vie. J'ai vivement regretté que notre entretien se termine si abruptement, et si vous disposez d'un petit moment ce matin, j'aimerais beaucoup vous faire visiter mes installations personnelles.

— J'adorerais ! J'étais justement en train de me dire que je n'avais envie de rien et je me préparais à organiser gentiment mon ennui. Vous me sauvez la vie !

— Parfait ! reprit mon hôte. Lorsque vous serez disposé, faites signe à l'homme qui se tient devant votre bungalow. Il vous conduira à moi. À tout à l'heure, mon ami.

— À tout à l'heure, Georges.

L'écran s'éteignit. J'étais effaré.

Je voulais bien croire que Byron était soucieux de la qualité de son accueil. J'étais même prêt à accepter l'idée qu'il appréciait ma compagnie. Mais je n'étais que l'un des trente convives qu'il avait réunis pour ce séjour. Je ne pouvais expliquer qu'il m'accorde autant de temps et d'importance, alors que la plupart des autres invités l'avaient à peine croisé. J'en vins à imaginer que notre hôte éprouvait de l'attirance pour Sarah et qu'il voulait m'utiliser comme intermédiaire pour obtenir son attention et ses faveurs.

Cette thèse était évidemment ridicule. Si Byron voulait séduire Sarah, il avait des millions de possibilités et de prétextes sophistiqués à sa disposition, sans que mon aide lui soit nécessaire en quoi que ce soit. Et pour commencer, il n'y aurait rien eu de choquant à ce qu'il lui proposât directement l'invitation qu'il venait de m'adresser.

Mais alors, quoi donc ? Mon esprit encore embrumé ne concevait aucune amorce de réponse à cette énigme. Je renonçai donc à réfléchir, me lavai et m'habillai, puis me décidai à affronter le monde extérieur.

En me faisant presque bousculer par le souffle poisseux qui s'engouffra dans la chambre au moment où j'entrouvris la porte, je réalisai que j'avais dormi dans une atmosphère climatisée et qu'il faudrait me réacclimater à l'ambiance tropicale. La terre était détremmée par les pluies torrentielles de la veille. L'humidité de l'air était encore plus dense à présent que le soleil avait décidé de renvoyer toute cette eau vers le ciel, sans qu'aucun nuage ne vienne plus tempérer ses ardeurs.

Suffocant, je m'affalai sur le siège du caddy et priai pour que Byron ne me propose pas une marche en extérieur. À mon grand soulagement, le véhicule pénétra bientôt dans un couloir souterrain dont je n'avais pas soupçonné l'existence. De longues minutes s'écoulèrent tandis que nous nous enfoncions de plus en plus profondément au cœur de l'île, poursuivant une suite interminable de néons. Plus nous avançons et plus l'air rafraîchissait et me faisait revivre. Nous arrivâmes enfin devant une salle de déstaging que barrait une gigantesque porte métallique évoquant l'entrée d'un coffre-fort titanesque. Je trépignais à présent sur mon siège comme un enfant devant un film de James Bond.

Le décor était saisissant au point que je doutai un bref instant de sa réalité. Se pouvait-il que mon réveil n'ait pas eu lieu et que je sois le jouet d'un songe convaincant ? Comment les moyens de Byron – aussi considérables qu'ils fussent – avaient-ils pu permettre un aménagement de cette ampleur ? Entre ce qui existait à la surface et ce dont je commençais à entrevoir l'existence sous terre, il y avait de quoi absorber le budget de défense d'un État respectable.

L'énorme porte métallique mesurait certainement plus de quinze mètres de haut. Elle glissa sur elle-même dans un feu de lumières clignotantes, dévoilant – comme je l'avais supposé en apercevant le sas d'entrée – un complexe souterrain d'une taille extraordinaire. Seul accroc à cette représentation – si je la comparais aux films de série B qui faisaient habituellement figurer des bases souterraines de ce genre – il n'y avait nul militaire et/ou scientifique s'agitant et courant en tous sens, sous les néons bleutés qui éclairaient la scène. Le complexe était désert, à l'exception de Lord Byron qui avançait en souriant.

C'est à cet instant précis que tout bascula.

À l'instant t , j'étais encore sur le siège de mon caddy, admirant la démarche souple de mon hôte. À l'instant $t+1$, je me retrouvai debout dans une salle entièrement nue, de dimensions

bien plus modestes, dont chaque surface était d'un blanc aveuglant. Plus de caddy, plus de Byron, plus de porte métallique et plus rien de l'étrange acoustique de cathédrale qui régnait dans la salle précédente. Encore plus surprenant, Sarah était allongée à quelques mètres de moi, dans un maillot de bain coloré qui dévoilait largement la splendeur de son jeune corps athlétique.

Jusque-là, je m'étais amusé de la succession d'événements improbables qui avaient jalonné mon début de journée. Je commençais désormais à ressentir un malaise pénible, face à tant d'éléments mettant mon bon sens en échec. Je fus presque tenté de me laisser tomber dans un état de léthargie passive, étant donné mon évidente incapacité à anticiper ou à gérer ce qui advenait sans cesse.

Mais une autre part de moi-même était survoltée par une angoisse sourde, par un sentiment d'extrême danger.

Je m'approchai de Sarah et prononçai son nom sans obtenir de réaction. Ses yeux étant masqués par des lunettes de soleil, je finis par m'agenouiller auprès d'elle afin de déterminer si elle les tenait clos. Elle était consciente, car je voyais son corps et ses mains bouger comme ceux d'une personne qui se détend sans avoir encore sombré dans le sommeil. Je lui retirai ses lunettes d'un geste doux et la vis froncer les sourcils. Elle semblait aveugle ; son regard ne focalisait pas sur mes doigts qui s'agitaient à quelques centimètres de ses pupilles.

Je l'appelai d'une voix plus vigoureuse, et une réaction se peignit enfin sur son visage. Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, exprimant une profonde stupéfaction, puis finit par diriger son regard vers moi en esquissant un mouvement de recul empreint de panique.

— Ankhur ? Qu'est-ce que vous faites ?

Elle se lança dans un examen stupéfait de notre environnement avant de m'adresser un nouveau regard plein de méfiance.

— Où sommes-nous ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je d'un air désolé. J'espérais que vous pourriez m'aider à comprendre.

— À comprendre ? ... À comprendre quoi ?

Constatant que ma trop forte proximité contribuait à exciter sa méfiance, je m'éloignai d'un pas avant de lui répondre.

— Je ne sais pas... à comprendre pourquoi nous sommes là... pourquoi vous êtes là... quel est cet endroit...

L'aveu de mon ignorance aggrava son désarroi. C'est presque dans un cri qu'elle me lança :

— Où sommes-nous ?

— Je n'en sais rien ! Il y a moins d'une minute, j'étais en train de rejoindre Lord Byron dans un complexe souterrain situé au cœur de l'île. L'instant d'après, j'étais dans cette pièce et je vous apercevais, allongée sur le sol.

Elle réalisa alors dans quelle tenue je l'avais découverte, et une gêne pénible vint s'ajouter au trouble qui modelait son expression. Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il me sembla qu'elle allait fondre en sanglots d'un instant à l'autre.

— Il faut vous reprendre, lui dis-je d'un ton très doux. Je propose qu'on essaye de sortir d'ici.

— On nous a drogués ! répliqua-t-elle aussitôt d'une voix chargée de colère.

J'en déduisis que son humeur venait de passer de l'abattement à une certaine forme d'agressivité, ce qui était plutôt bon signe, tant que sa vindicte n'était pas dirigée contre moi. J'aimais mille fois mieux avoir une combattante à mes côtés, plutôt qu'une victime en larmes.

Je me rapprochai d'elle et m'assis à ses côtés en prenant garde de ne faire aucun geste qui eut pu réveiller sa méfiance. Alors que mes yeux restaient fixés dans les siens, cherchant à établir un lien rassurant, je ne pus m'empêcher d'être profondément troublé par la perfection de son visage dont la peur et la colère ne faisaient que relever la beauté, et par celle de son corps qui s'offrait presque entièrement nu à mon regard. Je dus exercer un contrôle des plus stricts sur mon instinct de mâle pour ne pas détailler chacune des merveilleuses parties de son anatomie, pestant contre cette nature animale qui m'amenait à la désirer avec tant d'ardeur, dans un moment où les plaisirs de la chair n'avaient strictement rien à faire. Pétri de confusion, je mis mes pensées dégradantes sur le compte de cet état d'esprit.

— Je n'ai pas le souvenir de m'être évanoui, lui dis-je. Je suis juste passé d'un lieu à un autre, sans la moindre transition.

— C'est aussi ce qui m'est arrivé ! J'étais en train de me faire bronzer au bord de la piscine quand j'ai entendu votre voix. La seconde suivante... j'étais là.

La salle était d'un blanc si aveuglant qu'il était difficile de distinguer les jonctions entre les parois. J'avançai prudemment jusqu'à rencontrer la première surface verticale qui se présenterait. J'y parvins en quelques pas, confirmant ce que l'acoustique de la pièce m'avait déjà révélé : elle était de dimensions modestes. Le mur était composé d'une sorte de plexiglas tiède au toucher. Je le frappai avec l'articulation de l'index et n'obtins qu'un son très mat semblant indiquer que la paroi était massive. Je me mis à longer sa surface, à la recherche d'une irrégularité quelconque.

La salle faisait environ dix mètres sur dix. Elle était constituée d'un bloc remarquablement homogène. En examinant ses angles de près, je constatai que chacun d'eux, qu'il soit vertical ou horizontal, était légèrement arrondi. Cela expliquait pourquoi il était si difficile d'appréhender cet espace de façon visuelle : en l'absence d'arêtes vives, la lumière ne trouvait pas d'endroit où s'accrocher.

Je désespérai de trouver la moindre variation dans cette construction homogène lorsque mes doigts détectèrent soudain un très léger renforcement ovoïde en plein milieu de l'un des murs. Ma compagne d'infortune s'était levée. Elle examinait également la paroi, à deux mètres sur ma gauche.

— Il y a quelque chose ici ! lui dis-je

Elle s'approcha et posa sa petite main sur la zone. Passant derrière elle, je poursuivis mon exploration. Quatre pas plus loin, une seconde dépression se révéla dans la paroi.

— En voilà une autre !

— Étrange, réagit Sarah, c'est l'endroit où j'étais juste à l'instant et je n'ai rien remarqué !

Pris d'une impulsion, et tout en gardant ma main gauche sur cette deuxième zone, je promenai la main droite au hasard sur toute la surface qui me séparait de la jeune femme. Ne trouvant rien de particulier, j'étendais mes recherches à la zone supérieure de la paroi lorsque Sarah poussa un cri.

— Ça chauffe !

La zone située sous ma main gauche venait elle aussi de grimper de plusieurs degrés. Stupéfaits, nous attendîmes en silence, mais rien de nouveau ne se produisit, si ce n'est que la température des dépressions revint progressivement à la normale. Je repositionnai alors ma main droite dans la partie supérieure située entre Sarah et moi et sentis le phénomène

thermique se reproduire. Lorsque j'atteignis l'exact milieu de nos positions respectives, des points lumineux dessinant une porte voûtée apparurent sur la paroi.

— C'est extraordinaire ! m'exclamai-je en admirant les motifs délicats que ces lumières faisaient naître dans l'épaisseur du plexiglas.

Je retirai mes mains et les lumières qui restaient encore visibles se mirent à pulser lentement une dizaine de fois, avant de s'éteindre tout à fait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Sarah.

— C'est certainement une sorte de protocole. Essayons de faire réapparaître ces lumières. Il doit y avoir une manipulation à effectuer avant qu'elles ne s'éteignent...

Je repositionnai mes mains dans les zones qui avaient déclenché le phénomène lumineux et constatai avec surprise qu'au lieu de faire de même, Sarah se dirigeait vers moi en me fixant d'un regard brûlant. Désarçonné par son attitude, je me tournai vers elle quand elle me bondit littéralement dessus et prit ma bouche dans la sienne avec violence.

Je n'étais pas novice en matière d'étreinte passionnée. Mais je n'aurais jamais cru possible d'être submergé de la sorte par l'intensité de mes désirs et de mes sentiments. Ce fut un choc brutal qui me fit vaciller sur mes jambes et m'amena à l'extrême limite de l'évanouissement. Emporté par ce tourbillon émotionnel, je répondis au baiser de Sarah avec une fougue barbare : j'empoignai son corps pulpeux et le comprimai compulsivement contre le mien. La douceur de sa peau nue était intolérable. Mes mains devenues folles la pressèrent de toutes parts tandis que les battements effrénés de son cœur faisaient vibrer sa poitrine brûlante contre mon torse. Je la plaquai contre le mur de plexiglas, lui assenant de monstrueux coups de boutoir avec mon bassin. Sarah grogna de façon animale. Mes nerfs tendus jusqu'à la rupture, je poursuivis l'exploration frénétique de ses courbes tout en augmentant la brutalité de mes assauts.

Une part de moi se révoltait contre cette passion déraisonnable, mais elle n'avait pas la moindre prise sur mes emportements. Prisonnière de sa condition supérieure, elle se cognait à la voûte de mon crâne dans les efforts pitoyables qu'elle accomplissait pour reprendre le contrôle mon corps.

Ma bouche léchait et mordait furieusement le visage de Sarah qui haletait, dévastée de désir, en poussant des cris grotesques. Cela ne m'excitait que davantage. Mes mouvements gagnèrent encore en violence alors que ma folie culminait à son paroxysme. Nous nous mîmes soudainement à hurler comme des bêtes sauvages, unis dans une jouissance extatique d'une ampleur inouïe qui suspendit l'instant.

Nous n'avions pourtant fait que nous agiter brutalement l'un contre l'autre, sans même avoir eu le temps d'entremêler nos corps plus avant, et mon sexe distendu était toujours prisonnier de mes vêtements.

Nous nous affaissâmes sur le sol, vacillant comme deux pantins abandonnés à eux-mêmes. Mes bras étaient parcourus de fourmillements. Des flashes lumineux m'aveuglaient. Mes oreilles bourdonnaient. Mes vagues connaissances en physiologie me firent comprendre qu'il s'agissait d'effets secondaires normaux pour une personne exposée aux violentes décharges hormonales que je venais de subir.

Nous respirions avec difficulté. Il nous fallut un long moment avant de retrouver nos moyens et de parvenir à démêler nos corps vidés de toute force. Le souffle nous revint peu à peu. Sarah me lança un regard plein de détresse puis posa un doigt sur ma bouche.

— Ne dis rien, s'il te plaît, ne dis rien...

Je n'aurais sincèrement pas su quoi dire. La scène que nous venions de vivre était d'une invraisemblance absolue qui ne faisait qu'accroître le caractère extraordinaire de cette

matinée. Je passai ma main dans ses cheveux puis la serrai doucement contre moi afin de la rassurer. Nous étions épuisés et le simple effort de bouger les bras me coûta terriblement. Elle s'abandonna à mon étreinte pleine de tendresse et je la berçai pendant de longues minutes, sentant renaître en moi les ondes sourdes et brûlantes d'un désir sauvage que je parvenais toutefois à contenir avec l'appui de ma fatigue. Mon extase avait été si puissante que des spasmes discrets me secouaient encore de temps à autre. À chaque fois, de nouveaux fourmillements naissaient dans mes membres et mes oreilles se remettaient à bourdonner. Sentant le corps de Sarah qui tressautait également à intervalles réguliers, je constatai qu'elle était la proie d'un phénomène identique.

Il nous fallut près d'une heure pour nous remettre de ce débordement dont la durée n'avait sans doute pas dépassé la minute. Nous avons été les jouets d'un phénomène dont mon esprit saturé ne parvenait pas à déterminer l'origine, et j'hésitais à reconduire l'exploration du mur et de son curieux mécanisme, ne sachant si elle avait un lien quelconque avec ce qui était advenu ensuite.

Il m'était toutefois impossible de rester plus longtemps inactif et je demandai son aide à Sarah afin de réactiver les sources lumineuses que nous avons découvertes. Elle se releva avec moi et nous reprîmes nos positions face au mur de plexiglas. Alors que je cherchai son regard pour que nous synchronisions nos gestes, elle m'adressa un pauvre sourire navré et me lança :

— Ce n'était pas moi... J'ai l'impression de vivre un cauchemar.

Cette idée m'avait déjà traversé l'esprit. Mais quelque chose ne collait pas.

À défaut d'être logiques, mes rêves étaient toujours conduits par le fil d'un état d'âme évoluant d'une scène à l'autre. Rien de tel dans ce qui m'arrivait depuis ce matin : j'étais sans cesse bousculé d'un état émotionnel à l'autre sans pouvoir identifier le moindre lien entre eux. Tout se passait comme si j'étais *vraiment* en train de vivre les épisodes improbables que ces lieux étranges me proposaient. Faute d'une meilleure hypothèse, je me raccrochai à celle-là.

Nous venions de replacer nos mains sur les bonnes positions et l'arche de lumière réapparut, dévoilant les motifs complexes que j'avais déjà repérés la première fois. Je reconnus quelques runes antiques³ : *fehu*, *mannaz*, *jera* et *berkanan*, mais d'autres symboles m'étaient totalement inconnus. Chacun d'eux était richement enluminé par des fioritures.



Mon œil les parcourut rapidement et je ressentis comme un déclic dans les tréfonds inexplorés de mon subconscient. Je compris aussitôt ce qu'il convenait de faire, sans avoir la moindre idée de l'origine de cette connaissance. Je posai mes paumes sur certains de ces motifs, puis sur d'autres, dans un ballet qui échappait absolument à ma maîtrise. Au bout de

³ Rune : caractères dont se servaient les Scandinaves, et que l'on trouve gravés sur des rochers, sur des pierres, au Danemark, en Suède, en Norvège.

quelques instants, une partie de la paroi se détacha du reste de la surface et disparut dans le sol. Nous étions libres.

Sarah me regardait avec étonnement. Ma capacité inattendue à résoudre l'énigme posée par le mécanisme de la paroi ne pouvait qu'éveiller de lourds soupçons chez elle. Loin de chercher à la rassurer – et sans savoir d'où me venait cette impulsion cynique – je lui dis simplement :

— Ce moment fut délicieux.

J'imagine qu'elle dut se sentir perdue et trahie. Toujours est-il qu'elle eut visiblement envie de prendre ses distances avec moi et qu'elle s'engagea la première dans le couloir qui venait de s'ouvrir devant nous.

C'est cet étrange enchaînement de circonstances qui me sauva la vie.

3- Révélation

L'obscurité du conduit contrastait avec le blanc aveuglant de notre prison précédente. Plus nous progressions et plus la lumière se faisait grise et terne. Dans le même temps, des miasmes putrides imprégnaient l'atmosphère confinée dans laquelle nous avançons. Le couloir se terminait sur une pièce obscure dont je ne parvenais pas à deviner les détails, le corps de Sarah faisant obstacle à ma vue.

Elle venait de franchir le seuil de cette pièce, laissant une puanteur inconcevable assaillir mes narines, lorsqu'elle s'immobilisa en émettant un borborygme étrange.

Un objet métallique pointu émergea de son dos.

Je pilai net, sans parvenir à éviter une fine giclée de liquide poisseux. Deux longues secondes s'écoulèrent sans que les choses n'évoluent. Je réalisai alors que ma compagne venait de se faire embrocher par quelque chose ou quelqu'un qui se trouvait à l'entrée de la salle. Lorsque son corps s'affaissa en direction de son assaillant, je reconnus à grand-peine Lord Byron, tant il était couvert de sang. Il eut une affreuse expression de surprise en découvrant ma présence, masquée jusque-là par le corps de la jeune femme.

Il s'accrochait frénétiquement à la poignée de ce qui ressemblait à un sabre, la lame toujours plongée dans la poitrine de Sarah. Le corps de cette dernière finit de basculer en entraînant Byron dans son mouvement.

Jaillissant enfin du couloir dont ce mouvement libérait l'orifice, je me ruai sur le meurtrier en espérant le projeter contre le mur de pierres brutes que je devinais tout proche dans la pénombre. Je trébuchai sur les jambes de Sarah qui barraient mon chemin, mais cela ne donna que plus de violence à cet assaut. Mon épaule heurta son torse avec brutalité, vidant ses poumons dans un étrange hoquet comique. Déséquilibré par ses efforts pour récupérer le sabre, Byron partit en arrière dans une sorte de pirouette qui s'acheva par un choc sourd, accompagné d'un ignoble bruit sec. Sa tête venait de heurter le mur de pierre et il s'affaissa sans autre formalité.

En pénétrant dans cette salle, j'avais eu le sentiment de plonger dans un puits de ténèbres. Mon regard s'accoutuma cependant à la pénombre et me révéla bientôt un spectacle d'une horreur innommable.

Nous étions dans ce qui ressemblait à une crypte dont le sol était jonché de cadavres. Je me tournai d'abord vers celui de la pauvre Sarah qui reposait à mes pieds. La lame du sabre avait tranché la ficelle de son maillot de bain, découvrant deux seins au galbe merveilleux qui encadraient l'arme toujours fichée en elle. Je ne crois pas avoir jamais contemplé de spectacle plus obscène que celui de ce corps parfait, gisant dans son propre sang. Sans espoir, je posai mes doigts dans le creux de son cou à la recherche de son pouls. Mais le sabre l'avait saisie en plein cœur et la vie l'avait probablement quittée dans l'instant même de son agression. Je caressais une dernière fois ses cheveux et son visage inanimé, lorsqu'un spasme violent me secoua. Me détournant aussitôt, je vomis à plusieurs reprises, non loin du corps de Byron. Les spasmes me venaient en un rythme régulier et ne semblaient pas vouloir cesser. À chaque nouveau soubresaut de mon corps, une chaleur intense me montait au visage, brûlant sur son passage les pensées et les émotions que je portais en moi.

Dieu sait comment je parvins à rétablir l'ordre de mes pensées, et comment je trouvai la volonté de me remettre debout. J'ai d'abord longuement pleuré en exhalant des sanglots

raouques qui faisaient vibrer ma poitrine. Puis un calme inattendu m'a submergé, inondant mon ventre comme de l'eau tiède.

C'est dans un état second, avec un étrange détachement inhumain, que je repris l'exploration de la crypte pour tenter de reconstituer ce qui s'était passé là.

Il y avait au moins une dizaine de corps étendus sur le sol. Étrangement indifférent, je tentais d'identifier les visages qui n'étaient pas trop mutilés ou recouverts de sang et de sécrétions. La peste était affreuse et donnait à l'air une substance épaisse.

Je reconnus Lin Liu dont le corps éventré enlaçait grotesquement celui de Matthew Campberg. La tête décapitée de Douglas-Masterson avait roulé dans le creux du bras de Jessica Abriossen et reposait là dans une expression apaisée, comme s'il s'y était doucement endormi. Attiré par une pulsion morbide, je m'approchai et remarquai par hasard, sur le poignet de Jessica qui encadrait ce visage, la présence d'un symbole, ou plutôt d'une rune, qui me rappelait avec certitude les motifs muraux de la salle de plexiglas. Je le détaillai avec curiosité, ne sachant comment interpréter cette étrange similitude.

La scène était figée dans une immobilité parfaite. Mais les postures des corps, et les scénarios mortels qu'elles évoquaient, laissaient deviner la violence inouïe que ces lieux avaient connue. Il n'y avait rien d'humain dans la façon dont Byron avait perpétré ce massacre. Sans doute avait-il été emporté par une passion animale comparable à celle de mon étreinte sauvage avec Sarah. Ces lieux maudits avaient exercé une force maléfique sur nos psychismes, et je compris qu'il me faudrait avoir peur de tout, y compris de moi-même, tant que je resterais soumis à leur influence. J'examinai tous les corps en m'arrêtant sur les poignets gauches des victimes. Chacun d'eux était gravé d'une rune bien particulière, mais participant toujours du même style de représentation. Il s'agissait là d'un nouveau mystère imperméable à ma raison.

Le fond de la crypte formait une sorte d'alcôve à l'architecture complexe. En m'approchant pour l'examiner, je constatai que l'un des flancs de cette niche donnait sur un nouveau couloir chichement éclairé. J'abandonnai aussitôt mon examen de la salle et m'engouffrai dans ce passage à la recherche d'air frais et de solitude.

J'étais épuisé, déstabilisé et confus à un point qu'il serait impossible de décrire. La crise de spasmes dont j'avais été victime quelques minutes auparavant avait fortement affaibli mon organisme, l'amenant au bord de la rupture. J'avançais dans le couloir qui s'élargissait peu à peu et me dispensait un air frais que j'aspirais à grandes goulées. Je respirais si fort, cherchant à expulser les derniers miasmes de puanteur, que je fus bientôt en état de suroxygénation. La tête me tourna et je dus m'adosser à la paroi pour me laisser glisser jusqu'au sol afin de reprendre des forces.

Cette forme d'abandon me fut salutaire. J'y trouvais enfin quelques instants de calme, sans que rien de violent ou d'inexplicable vienne encore chavirer mon équilibre. Bien après que mon corps eut recouvré ses forces, je restais prostré dans ce couloir désert dont la quiétude était un don divin.

J'avais horriblement soif. Mais hormis cet inconfort mineur, je réalisai que j'avais traversé tous ces événements sans subir la moindre écorchure. J'étais le piteux survivant d'un massacre barbare dont je ne portais pas la moindre trace, excepté les rares gouttes de sang qui avaient jailli sur moi, lors du meurtre de Sarah.

Tâtant mes poches à la recherche d'un objet quelconque sur lequel focaliser ma pensée, j'y trouvai une pièce de monnaie que je fis rouler entre mes doigts, m'essayant à des exercices de plus en plus complexes. Compte tenu de ma fiébrilité et des tremblements irrépressibles qui me secouaient les mains, je fus surpris par l'agilité dont j'étais encore capable et par les

performances que je réalisais. La pièce roulait si vite que mes yeux peinaient à suivre son mouvement.

Mon attention fût détournée de ce jeu puéril par un bruit sourd qui provenait d'un endroit situé bien au-dessus de moi. Sous l'effet de la surprise, la pièce m'échappa des doigts. Alors que je m'attendais à l'entendre rouler sur le sol, je fus stupéfait de la sentir *à nouveau* dans ma main. Curieux de voir ce qui se produirait, je la plaçai entre mon pouce et mon index, retournai ma main et écartai volontairement les doigts. Elle chut de quelques centimètres puis se stabilisa un instant en l'air avant de rejoindre ma paume dans un *mouvement ascendant*.

Je sentais confusément que ce phénomène était en lien avec ma volonté. Je replaçai donc la pièce sur le dos de ma main et focalisai ma pensée sur elle, lui ordonnant de s'élever et de se mettre à tournoyer sur elle-même. Elle m'obéit docilement, exécutant au millimètre chacun des mouvements suggérés.

Cette découverte fit resurgir le souvenir de plusieurs anecdotes survenues au cours des dernières vingt-quatre heures.

Je repensai bien entendu à l'étrange numéro d'illusionniste sur la place de la résidence, la veille au soir, et au trouble qui avait saisi Byron lorsqu'il avait assisté à son exécution. Je revis l'air effaré du jongleur qui lévissait sur sa sphère minuscule. J'avais supposé qu'il jouait la comédie de la surprise, face à une situation prévue d'avance. Mais à la réflexion, son étonnement était peut-être sincère... Était-ce moi qui avais dirigé les mouvements des blocs tournoyants pour les assembler en un mur compact ?

J'étais bouleversé par cette idée. Ma logique poursuivit pourtant son œuvre.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>